

L'ART de SARTHOU :

de la danse à la sérénité



Lors du vernissage de l'Exposition du peintre Maurice SARTHOU, on reconnaît de gauche à droite : M. PASSAGLIA, adjoint au maire, président de l'OMCA, Les peintres Edouard PIGNON et Maurice SARTHOU M. Giovannini, maire, Mmes PIGNON et SARTHOU, le peintre Etienne BLANC.

L'exposition d'été organisée par l'O.M.C.A. était consacrée à l'œuvre du peintre Maurice Sarthou. Elle s'est tenue, comme nous l'avions annoncée, dans le n° 18 de notre bulletin, du 17 juillet au 29 août. Les cinquante peintures à l'huile, dont la majorité date de 1969, 1970, 1971, les vingt aquarelles et les lithographies en couleurs illustrant différents ouvrages, ont séduit la plupart des 3000 visiteurs. Ils ont découvert un grand peintre, tout imprégné de cette sensibilité méditerranéenne, que des écrivains et critiques comme Jean Paulhan, Jean Cassou, André Bay, ont si justement reconnue dans l'œuvre.

J'avais eu, déjà, quelques contacts avec la peinture de Sarthou et j'avais été joyeusement illuminé par ses paysages de Languedoc et de Camargue, ce pays des étangs de la mer, ce pays mouvant comme on le dit des sables, où les éléments pourtant si distincts, l'eau, le ciel, la terre, tendent à perdre la rigueur de leurs différences ou qui ne s'opposent que pour donner plus de puissance lumineuse à leur coexistence et à leur mariage. Or ce pays des étangs de la mer est celui de mon enfance et de ma jeunesse, présent en permanence en moi et dans quelques uns de mes textes. L'attrait qu'exerçait la peinture de Sarthou, la complicité même qui me liait à elle, il m'était difficile de les dire : n'était-ce point une natale illusion d'optique, une projection abusive de mon propre tempérament ?

L'exposition de La Seyne-sur-Mer, dans cette superbe salle des Fêtes si pleinement inondée de lumière qu'elle est une épreuve redoutable, et redoutée par les peintres, mais excitante pour eux, m'a permis de répondre à cette question et de lever ce doute. Les peintures sont écrasées, d'autres ternissent. Mais il en est qui s'égalent à cette lumière du plein été : il en a été ainsi des cinquante toiles de Sarthou. Et c'est là sans doute une des raisons de la séduction que l'œuvre a exercée sur les visiteurs. Car si ces peintures s'égalent à cette lumière c'est qu'elles sont nées d'elle, de l'un des pays où les objets semblent avoir été martelés, forgés par elle. Cette donnée essentielle et son retentissement en Sarthou commande la stratégie et la tactique de l'artiste, son écriture, sa facture, la composition, et détermine la recherche et la création de relations originales, entre la valeur (la charge de lumière), la couleur et la forme.

Il m'a semblé que le noyau de ces fruits, paysages-marines, marines-paysages, incendies de forêts,



Une vue d'ensemble de l'Expos

pins jaillissant des pierres et emprisonnant le ciel, est le violet. Le violet est une des plus fortes déterminations de Sarthou. Il m'en a confié l'origine matérielle : l'arséniat de cobalt, si dangereux à manier. Il travaille le violet, étrange équilibre entre violence secrète et parfois panique comme la peur et le violet des mers sous le mistral, et tendresse profonde selon caresse. Cet équilibre, Sarthou tourne autour, l'interroge, l'assure, le détruit, l'analyse. Le tragique du violet passera, éclatera dans les rouges et sa tendresse se glissera dans les bleutés, les lilas, les mauves. Telle est l'origine sensible du violet chez lui : le sens du tragique particulier au méditerranéen, équilibre toujours menacé de la violence et du sourire, contradiction que Sarthou assume joyeusement dans sa peinture. Ses incendies de forêt ne sont là que pour tendre le violet vers la violence et les eaux des étangs pour prolonger le sourire vers la sérénité. Les orangés et les jaunes ne sont alors que les serviteurs et les courtisans de ce violet dont ils dissimulent la richesse et l'étendue pour mieux l'assurer et dont ils tirent cependant leur force. Dès lors, les formes même si elles se laissent identifier ou si



Exposition Maurice SARTHOU

leur allusion au "réel" est relativement transparente, sont soumises à l'impérialisme du violet et des couleurs qui lui font chœur et cortège. Des formes ont existé devant l'œil de l'artiste (Sarthou ne renie jamais la nature), mais elles sont oubliées et ne renaissent que contraintes par la couleur et les lois d'une chorégraphie chromatique, aérienne et forte, que le peintre invente et incarne pour nous. Sarthou peintre-chorégraphe-danseur ne peut, dès lors, que se donner une matière légère posée ou apposée ou paraphée par un pinceau ou une brosse dans un geste, violent à sa naissance, tendre à l'arrivée où la matière s'épuise : gestes vifs et brefs, comme le sont les vagues se brisant contre rocs ou récifs ou gestes amples d'enveloppement, comme les flammes de l'incendie ou ceux qui désignent, en voulant l'englober et le réduire à dimension humaine, tel espace horizontalement sans fin. Ces gestes ne s'achèvent jamais que pour susciter d'autres gestes. D'où ces points forts, îlots, de pâte légère, ces courbes, ces volutes, ces lignes, qui s'achèvent, ici, en traces diaphanes. Ce jeu de la touche, cette écriture gestuelle contenue, maftisée, et le jeu complexe du violet vers les rouges et

les bleus créent un rythme dont les temps forts sont marqués par des orangés, propre à l'art de Sarthou, tel, au moins, qu'il nous apparaît dans la plupart des œuvres exposées. En effet, ici et là, Sarthou nous propose des manières différentes.

Je me bornerai à noter les recherches de "blancheurs", qui ont de lointains antécédents (Carrières en Provence, 1957-59), qui se poursuivent avec Calanques de Marseille (1967) et qui vont, me semble-t-il, culminer dans les voiles jaillissantes des Régates (1971) et les orangés des mâts.

Le moment le plus nettement original de son évolution, ou, plus exactement, un autre aspect de son art, Sarthou en a présenté quatre ou cinq manifestations. Etangs par vent du Sud (1968), Etangs aux cabanes n° 3 (1970), Marais Salants n° 2 (1971), Camargue au ciel de soufre (1971). La toile est divisée en trois plans horizontaux, par exemple dans Marais Salants n° 2 : entre deux a-plats bleu mauve cyclamen pâle où la lumière affleure, au bas le plus vaste, au haut le plus étroit, s'affirme une "plage" traitée également en à plat, en gris venant du vert et du passage du vert au jaune, dominée par des tâches petites, mais fortes d'une touche qui travaille une matière bleue et noire.

Ici plus de gestes vifs ou amples, plus de tourbillons ni de brisants, plus de chorégraphie chromatique ni de danseurs. La scène se calme. On dirait que le peintre ne veut plus imposer à la nature la fougue de ses réactions, la transformer selon son désir de possession, mais laisser venir à lui l'apaisement et la sérénité fraîchement lumineux, merveilleusement et fausement monotones dont le pays des étangs de la mer et un heureux amour nous enveloppent à certaines heures, certains jours, à l'aube ou...

Pierre CAMINADE